

Les funérailles de Tête de Cul

Alain Ulysse Tremblay

Numéro 125, mai 2010

La haine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61728ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, A. U. (2010). Les funérailles de Tête de Cul. *Moebius*, (125), 119–124.

ALAIN ULYSSE TREMBLAY

Les funérailles de Tête de Cul

— Je veux dire un mot.

— On est pas payé à l'heure, tu sais.

— Ça sera pas long.

— Ouais... Fais ça vite...

Octavio est allé plus loin fumer une cigarette. Il voulait rien savoir. Il s'en fichait. Je pense même que je le dégoûtais, parce que je l'ai entendu cracher plusieurs fois et marmonner des jurons.

— C'est ta faute, aussi, Tête de Cul, que j'ai murmuré. Ouais, ta faute...

Je lui ai bourré les côtes de coups de poing. Il a pas réagi. Compréhensible après la raclée qu'Octavio lui avait administrée après la chierie de tantôt.

— Bon! On en est là, maintenant... Faut que je te dise que j'ai pas voulu, que j'ai jamais voulu...

Quelques coups supplémentaires ne l'ont pas fait plus réagir. D'ailleurs, je voulais pas qu'il réagisse, plus maintenant, parce que c'était impossible, avec Octavio, de revenir en arrière.

— Ah! Maudit cave! Espèce d'innocent... Oui, innocent, c'est juste ce que t'es, Tête de Cul, aussi tête de cul que ton nom. Tiens, rappelle-toi, à la petite école, quand les gars te tordaient les os pour rire un peu. N'importe où, dans la cour, oui, mais aussi aux toilettes, dans les corridors, et dans les classes quand la nouille sortait pisser... Pis toi, tu riais, Tête de Cul, comme pour les encourager. Mais t'avais pas à les encourager, parce que rien qu'à te voir, c'était clair que tu pouvais tout gober...

J'ai entendu Octavio tousser dans le noir. Il était nerveux, mais pas autant que moi. Je me suis assis sur le plancher de la camionnette.

— Vrai que t'es pas beau tout de suite, Tête de Cul. Même bébé, à ce qu'il paraît, enfin, j'étais pas là mais c'est ce que j'ai entendu, ce que ton père, disons, racontait à la brasserie. Quand ta mère t'a mis au monde, pis qu'elle t'a vu la face, paraît qu'elle a blêmi, pis dit: «C'est quoi ça, cette tête de cul?» Et il racontait ça en riant, ton père, il disait: «Pas besoin de lui chercher un nom...» C'est comme ça que tu as eu le tien, Tête de Cul, pis que je me rends compte aujourd'hui que je sais pas si tu en as un autre, un vrai, de ceux qui sont écrits sur les papiers du gouvernement... Ça fait dur, hein?

Il y a eu un coup de vent. Des oiseaux se sont fait entendre dans l'îlot d'arbres noirs au centre du champ.

— Oui, je fais dur, je pense... Quand on était petits, moi aussi je t'ai traité comme une maudite tête de cul, Tête de Cul, mais tu me lâchais pas, même si je te battais, parce que j'avais peur que les autres pensent que... Rien à faire, tu revenais toujours, comme une gale. Par bouts, tu devenais tellement laid, surtout quand tu pognais une infection, que t'étais pas regardable, que ça levait le cœur, tes boutons, tes pustules qui suintaient... Une fois, t'étais si affreux que pour te sauver la vie je suis allé à la pharmacie acheter de la calamine et un onguent...

J'avais un peu mal au cœur. J'avais aussi hâte que ça finisse. Pas de lune, pas d'étoiles dans cette nuit. Rien que des ténèbres gonflées d'averses qui déjà nous dégouttaient dessus.

— Une autre fois aussi, j'ai même payé un étudiant en médecine pour qu'il t'examine, vu que t'avais peur des cliniques, des hôpitaux pis des vrais docteurs en général. Un étudiant, hein? c'est pas comme un vrai docteur, ça peut pas te signer ton admission dans un asile de fous pour cause de laideur extrême, hein?... Parce que c'est de ça que t'avais peur, Tête de Cul, qu'un docteur te juge nuisible à l'humanité et qu'il trouve un moyen de te retirer de la circulation...

Un chien hurlait depuis la ferme voisine, là-bas, derrière la colline. J'avais le sentiment qu'il pressentait plus que l'orage imminent.

— Vrai que tu faisais peur même aux chiens qui te jappaient après et que tu chassais à coups de pied au cul,

et qu'on entendait s'enfuir en se lamentant, parce que tu frappais fort, Tête de Cul, et que souvent je savais que tu t'en venais par la ruelle rien qu'aux hurlements des chiens... Et on a grandi, et j'ai pas pu t'empêcher de vivre ta marde, et pourquoi je te laissais faire, je sais pas, aucune idée, tout juste que ça devenait insupportable de toujours te sauver, et qu'alors tu t'enfilais une face de tête de cul sur ta tête de cul, et que c'était triste, parce qu'on t'aurait dit, toi, un chien battu... Je sais pas, je sais pas... Je sais pas...

Octavio s'impatientait. Il se défoulait sur des mottes de terre au bord de la route. Elles éclataient avec des poufs feutrés, comme quand on marche sur des vesses-de-loup.

— J'ai été obligé de me sauver du village pour que tu disparaisses de ma vie, Tête de Cul, parce qu'avec toi toujours dans mes parages, c'était l'enfer pour la moindre affaire, pour rencontrer des filles, par exemple, que je t'ai même surpris une fois à m'espionner, le cul à l'air, en train de travailler une cousine dans le sens du moule, que je t'ai accroché par la veste, parce que tu voulais t'enfuir, Tête de Cul, et que t'étais en train de cochonner tes pantalons, et que j'étais si en colère de te voir là que c'est à coups de poing sur ta sale tête de cul que je t'ai chassé...

Octavio a toussé pour me mettre de la pression, mais je l'ai ignoré. J'ai plutôt fouillé mes poches pour trouver de la gomme. J'avais la gorge sèche.

— Après, je me suis dit: c'est pas possible, c'est dément, faut que je parte... Et je suis parti me cacher en ville, méfiant, au début, toujours en train de guetter par-dessus mon épaule pour voir si t'allais pas tourner au coin de la rue, mine de rien, avec ta tête de cul, et me rejoindre, pour me coller encore aux fesses... Après quelques mois, j'ai pu commencer à respirer, parce que tout semblait dire que ça serait pas le cas, que je te verrais pas tourner le coin de la rue ni me rejoindre pour me coller encore aux fesses...

J'ai recraché la gomme. J'arrivais pas à saliver.

— Et j'ai fini par t'oublier, Tête de Cul, oui, t'oublier, avec les années, à même plus penser à toi, même si je croisais parfois dans la rue des têtes qui me faisaient frémir, qui me rappelaient la tienne, et même quand je me suis

embarqué dans la gaffe, parce que là, c'est pas les têtes à frémir qui manquent, mais c'était comme si tu m'avais immunisé, vacciné contre toutes les têtes de cul du monde, Tête de Cul, peut-être parce que t'es la tête de cul la plus repoussante que j'aie jamais rencontrée, et que ça aurait presque été te rendre service de t'arrêter ça là...

— Alors ? a grogné Octavio.

— Encore deux minutes...

Octavio a allumé une seconde cigarette en s'éloignant.

— Mais il a fallu que tu rebondisses, Tête de Cul, que tu tournes le coin de la rue et que tu te recollés à moi... Ton père a décidé de déménager en ville, de s'accrocher les pieds dans une nouvelle brasserie et, manque de chance, c'était justement dans mon quartier et, bien sûr, t'allais finir par me tomber dessus un de ces jours, par hasard, par un ostie de hasard plein de marde... Je sais pas pourquoi je t'ai laissé faire ? La surprise, peut-être, parce que ça faisait au moins cinq ans que je pensais plus à toi... Je sais pas pourquoi je t'ai laissé faire, parce que t'avais pas changé beaucoup, tu sais, sauf pour les boutons qui avaient quitté tes joues, ton front et ton menton, mais que ça te faisait pas moins une tête de cul quand même, Tête de Cul...

Je me suis levé et je lui ai tourné le dos. De grosses gouttes de pluie ont commencé à s'abattre tout autour, portées par le vent. Dans dix minutes tout au plus, le champ serait balayé par l'orage dont les grondements sourds couvaient sous l'horizon.

— Et c'était pas une bonne idée, de t'ajouter dans la gaffe avec moi, mais c'était pas possible non plus de t'éviter. Alors je me suis dit que ça serait un moindre mal de t'employer au guet, de rester dans le char quand fallait en passer un, casser quelques jambes à l'autre, ramener du cash contre des rotules intactes... Ç'a marché un temps, mais c'était aussi écrit dans le ciel que ça allait foirer... Bon ! Maintenant, on en est rendus là... Même si j'ai voulu, j'ai pas pu t'éviter, même si... Tout a foiré, comprends-tu... Je te demande pardon, Tête de Cul...

Octavio s'est ramené en vitesse, le souffle court.

— Bon, ça suffit, je pense, qu'il m'a dit en me tendant le gun.

J'ai hésité un instant, puis je me suis dit que c'était peut-être mieux comme ça, dans le fond, que ce soit moi qui le fasse... Deux coups. Deux balles. Sans douleur. Instantané. Sans me regarder, Octavio a tiré le corps de Tête de Cul jusqu'au trou au fond duquel il l'a laissé glisser. Puis il s'est mis à pelleter.

— Viens m'aider.

J'avais encore le gun en main et un instant j'ai eu envie d'accélérer le remplissage du trou. Mais je l'ai pas fait. J'ai laissé Octavio terminer seul le travail. On est montés dans la camionnette. On a quitté le champ. L'orage s'est abattu.

De retour en ville, je me suis rendu à la brasserie, celle où le père de Tête de Cul finit la vie de son foie. Pour ma part, ça fait un bail que c'est plus mon père. Je vois donc pas de problème à terminer le ménage.

D'ailleurs, c'est le printemps et ça gazouille dans les arbres.

